

Car cette voix chaste et serene
 Ne remonte jamais la peine
 D'un seul remord ;
 Au souffle de Dieu qui l'inspire,
 Son cœur se fait, comme une lyre,
 Un doux accord.

II.

Avril était venu ; la terre
 Chantait sa chanson printanière,
 Dans les grands bois.

Le rossignol, dans la verdure,
 Mêlait au chant de la nature
 Sa douce voix.

Le front rayonnant d'espérance
 Vers un navire qui s'avance
 Sur les flots bleus,
 Les deux femmes sur cette rive,
 Où s'éleva leur voix plaintive,
 Jetaient leurs yeux.

Touchant au but de son voyage
 L'équipage sur le rivage
 Portait ses pas ;
 Mais dans la foule qui se presse,
 Celui que cherchaient leur tendresse
 Ne parut pas.

Mélas ! comme son pauvre frère
 Les flots d'une mer étrangère,
 Brisant ses jours,
 L'avaient jeté loin de la rive
 Qui vit sa jeunesse naïve
 Et ses amours.

A quelque temps de là, sa mère
 Trouvait aussi dans l'onde amère
 Un froid cercueil ;
 La jeune fille anéantie
 Vit s'affaîser dans la folie
 Son âme en deuil.

III.

C'est encor par un soir d'automne ;
 La lune pâle qui rayonne
 Aux champs déserts,
 Dessine, comme une arabesque
 La silhouette gigantesque
 Des sapins verts.

La rive est triste et solitaire ;
 Des flots apportent à la terre
 Des bruits confus ;
 Sortant de la forêt immense,
 Le vent du soir glisse en silence
 Sur les talus.

Une forme blanche, indécise,
 Pareille aux vapeurs que la brise

Chasse en passant,
 Paraît sur un rocher sauvage
 Qui s'élève sur le rivage
 Comment un géant.

Ainsi que les brunes almées
 Elle a paré de flours aimées
 Son front charmant ;
 Elle jette un regard avide,
 Et semble chercher dans le vide
 Un être absent.

Bientôt la pâle fiancée,
 Dont la poitrine est oppressée
 Par les sanglots,
 S'arrête au-dessus de la grève
 Où sa mourante voix s'élève
 Et dit ces mots :

" Au fond des vagues murmurantes,
 " Là-bas dans les algues mouvantes

" M'entendez-vous,
 " Objets bénis de ma tendresse,
 " Vous qui remplissiez d'allégresse
 " Mes jours si doux ?

" M'oubliez-vous, pauvre isolée,
 " Quo personne n'a consolée
 " Dans ses douleurs ?

" Car je suis seule sur la terre,
 " Seule et mêlant à l'onde amère
 " Mes tristes pleurs.

" Chaque soir ma voix gémissante
 " Vient répéter à l'onde errante
 " Vos noms chéris,
 " Nul ne répond à ma prière,
 " Et l'écho seni de la rivière
 " Redit mes cris.

" Puisque sans vous je ne puis vivre,
 " Ah ! je saurai du moins vous suivre
 " Au sein des flots.

" Si vous saviez comme je souffre !.....
 " Mais des chants s'élèvent du gouffre,
 " Du fond des eaux !

" Est-ce votre voix qui m'appelle,
 " Mère, ma compagne fidèle ?
 " Est-ce donc toi,

" Quo j'entends là bas, ô mon frère ?.....
 " J'y vais... Ah ! dans vos bras, ma mère,
 " Recevez-moi !"

On dit que le soir, sous les ormes,
 On voit errer trois blanches formes,
 Spectres mouvants,
 Et qu'on entend trois voix plaintives
 Se mêler souvent sur les rives
 Au bruit des vents.